

La Musique pendant la
guerre : revue musicale
mensuelle / directeur gérant
Charles Hayet ; secrétaire
général Francis [...]

. La Musique pendant la guerre : revue musicale mensuelle / directeur gérant Charles Hayet ; secrétaire général Francis Casadesus ; administrateur Ernest Brodier. 1915-10-10.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr.

du professeur aux bouches jadis malicieuses, aujourd'hui presque graves, de ses musiciennes. Parfois à la sortie l'une d'elles fredonnait **la Victoire en chantant**, ou **La goutte à boire.....**

Puis il y eut les cours de pansements, les stages d'un mois dans les hôpitaux parisiens et, enfin, les départs.

Elles s'en allèrent au nord, au sud, soignant les blessés, les fiévreux — les plus gravement malades de préférence. Vivant des heures terribles, inoubliables, auprès des grands blessés, des typhiques en proie au délire, aux convulsions.

Quelque jour je raconterai les péripéties de la vie de guerre de Mimi Pinson. Mais dans ce journal des musiciens, je veux seulement rappeler que quelques-uns de nos camarades furent soignés par elle et qu'ils témoignèrent par la suite d'une gratitude touchante pour leurs courageuses gardes-malades.

Une des lettres qui me furent confiées relatait certains épisodes émouvants :

Après le bain du soir des typhiques, dans le grand silence qui suit les crises, le murmure d'une vieille chanson parfois flottait autour des lits sombres. — Telle une chanson de mère auprès d'un berceau. C'étaient les refrains de la **Lisette de Bé-ranger**, ou du **Temps des cerises**. (Pauvre Legay, comme il aurait été content de ses élèves). Parfois des motifs de **Manon**, de **Mireille**, de **Carmen**, fredonnés en sourdine.

Et les yeux des malades remerciaient d'un regard heureux. Et Mimi Pinson nous écrivait :

« On nous avait dit que notre présence ferait baisser la température de nos typhiques. Ce n'était pas une vaine flatterie.

« Depuis notre arrivée les températures ont baissé sérieusement. Seulement il faut en reporter l'honneur à la musique plutôt qu'à nos personnes ; à nos chansons que les poilus adorent et qu'ils ne se lassent pas d'entendre. **Je n'ai jamais été aussi heureuse de savoir chanter.** »

Cette parole nous ramène à votre question et à ma réponse. Oui, je me suis senti incapable, durant ces longs mois d'attente, de faire de la musique. Mais Mimi Pinson en a fait et pour le plus noble des buts. Car Mimi Pinson n'a pas peur. Pendant que les gens des concerts et des théâtres et d'autres encore, se demandaient si la musique était de mise durant la guerre, Mimi Pinson en faisait chaque jour à ses grands enfants, près du front.

Décidément, Mimi Pinson aura toujours raison.

M. André MESSAGER

La Société des Concerts du Conservatoire

En novembre 1914, deux lettres se croisèrent, l'une de M. Dalimier, sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts à M. Messenger, directeur et chef d'orchestre de la Société des concerts du Conservatoire, l'autre

de M. Messenger à M. Dalimier. Elles exprimaient chacune le même désir : la réouverture des Concerts du Conservatoire. L'accord fut donc vite conclu et les « **Matinées nationales** » créées. Grâce à l'amabilité du recteur vingt matinées furent données dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne avec le concours des membres de la Société des Concerts du Conservatoire. Le public vint en foule et ce furent vingt salles combles. Elan de solidarité magnifique où chacun se prodigua au maintien de belles séances d'art données à des prix accessibles à tous (2 et 3 fr. la place).

M. Messenger prodigua généreusement son temps et son talent. Des conférenciers et des artistes en renom prêtèrent gracieusement leur concours. Les artistes de l'orchestre se contentèrent de cachets plus que modiques (15 fr. par concert, y compris une répétition, soit, au total, 60 fr. par mois, véritable salaire de famine), et les recettes, déduction faite des frais, vinrent grossir la caisse de « la **Fraternelle des Artistes** », la belle œuvre créée par M. Dalimier pour venir en aide aux familles d'artistes mobilisés ou sans ressources.

M. Messenger qui veut bien nous recevoir nous étonne d'abord ; nous nous attendions à l'expression d'un regret pour la bonne vieille salle du Conservatoire, eh bien ! non. Contrairement à l'opinion répandue, M. Messenger l'estime défectueuse à cause de sa trop grande sonorité, et voici ses propres paroles : « C'est une salle où on ne peut sans trouble tourner un feuillet ou retirer la sourdine d'un instrument, elle est excellente pour l'exécution des œuvres de Mozart, Haydn, Rameau, mais impossible pour les œuvres modernes ; par son exigüité, elle oblige, pour couvrir les frais, à taxer les places (et quelles places !) à des prix exorbitants. D'après M. Messenger l'amphithéâtre de la Sorbonne avec sa bonne acoustique et ses 2.800 places semble parfaite ; il compte y maintenir les concerts jusqu'au moment où sera construite la nouvelle salle sur le terrain attenant au Conservatoire de la rue de Madrid et dont les plans sont adoptés depuis longtemps.

Nous avons fait, nous dit-il, de belle et bonne musique à la Sorbonne, mais je dois avouer que Bach, Mozart et Beethoven nous ont manqué. Pour ménager le sentiment légitime du public, nous nous sommes privés de leurs chefs-d'œuvre, quoique les Concerts Rouge et Touche les aient donnés sans provoquer aucune manifestation hostile. Je suis convaincu que bientôt, le Français étant toujours admirateur du beau, nous pourrions réinscrire à nos programmes ces merveilles de l'art musical de l'Allemagne des XVII^e et XVIII^e siècles.

Nous demandons ensuite à M. Messenger ce qu'il compte faire pour les œuvres des compositeurs mobilisés, tels : Florent Schmitt (au front), Paul Paray (prisonnier), Georges Krieger (disparu), pour ne citer que ceux-là ?

Nous reprendrons, nous répond-il, les **Matinées nationales** en octobre. Comment

4-PER-0194
NOV 7 1915

voulez-vous que nous donnions des œuvres nouvelles avec une seule répétition par concert ; vous savez bien que ce n'est pas possible ?

— Pourtant, si nous faisons une démarche auprès des artistes de l'orchestre ; si on leur demandait, à titre gracieux, une répétition supplémentaire par mois pour les nouveautés ?

— Je crois qu'ils accepteraient encore ce sacrifice ; mais songez qu'ils sont déjà accablés de charges énormes ; cependant, je vous verrais faire cette démarche avec plaisir.

— Et... l'Opéra ?...

— La question est délicate, je ne suis plus directeur.

— C'est vrai. Mais lorsque la guerre éclata vous l'étiez encore.

— En effet. A ce moment, la mobilisation jeta une perturbation telle dans les différents services du théâtre que je dus aller trouver le Sous-Secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts pour le mettre au courant de la situation. Nous dûmes fermer provisoirement l'Opéra, et la fermeture fut un désastre pour le personnel ; aussi, pour y parer dans la mesure du possible, M. Marius Gabion, l'administrateur si dévoué de l'Opéra, et moi, demandâmes à M. Dalimier d'obtenir du Conseil des Ministres le maintien de la subvention. M. Dalimier, toujours disposé à venir en aide aux artistes, fit tomber toutes les résistances et la subvention fut maintenue au profit du personnel, mobilisé ou non. Les artistes doivent beaucoup à M. Dalimier, on ne le répètera jamais assez. Seule l'Administration parcimonieuse (les bureaux des Beaux-Arts si vous préférez) souleva des difficultés qu'il fallut des mois pour aplanir. Enfin, soyons charitables, ne l'accablons pas trop.

Au moment de prendre congé, M. Messager comprit que nous allions encore lui poser une question. Avec sa promptitude d'esprit coutumière, il nous devança :

— C'est au compositeur que vous voudriez parler maintenant ?

— Il n'a rien à vous dire. Le temps n'est pas propice au travail. La pensée est ailleurs. Il y a trop de douleurs autour de nous.

.....

Cette conversation eut lieu en août 1915.

Aujourd'hui nous apprenons que M. Messager s'est embarqué pour l'Amérique, mais non sans avoir pris des précautions afin que la Société des Concerts ne souffre pas de son absence.

**MM. GHEUSI, Emile et Vincent ISOLA
et M. Paul VIDAL**

L'OPERA-COMIQUE

Sitôt que la victoire de la Marne eut dissipé le cauchemar de l'occupation, les Directeurs de l'Opéra-Comique, MM. Gheusi, les frères Isola et M. Paul Vidal, Directeur

de la musique et premier chef d'orchestre de l'Opéra-Comique, firent auprès du Gouvernement de pressantes démarches, en faveur de leur personnel et purent lui annoncer, dès le 15 septembre, que le Conseil des Ministres avait décidé le maintien de la subvention, malgré la fermeture du théâtre, à la condition que cette subvention serait attribuée au personnel. Il fut alloué à chacun, mobilisé ou non, 86 fr. 50 par mois.

Cet état de choses aurait pu durer longtemps si M. Gheusi, bien qu'absorbé par ses fonctions de capitaine d'état-major, et les frères Isola n'avaient fait l'impossible pour obtenir l'autorisation de rouvrir l'Opéra-Comique.

Dans le courant d'octobre, les Directeurs et M. Paul Vidal parvenaient rapidement à réorganiser les différents services qui avaient été complètement bouleversés par la mobilisation de 127 artistes, musiciens et employés ; mais la Préfecture de police s'opposa longtemps à la réouverture. Elle ne donna son autorisation que le 6 décembre.

Une première matinée eut lieu ; au programme : **La Fille du Régiment**, le **Ballet des Nations** de M. Paul Vidal, le **Chant du Départ** avec tous les personnages, et la **Marseillaise** chantée par Mme Chenal et les chœurs.

Huit jours après, deuxième matinée. Mmes Marie Delna et Vauthrin, MM. Alard, Paillard et Mesmaecker jouent la **Vivandière**.

Du 13 au 25 décembre, les matinées eurent lieu deux fois par semaine : le jeudi et le dimanche.

Le 27, on reprenait **Carmen** avec Mme Chenal et M. Fontaine.

A partir de janvier 1915, l'Opéra-Comique augmentait le nombre de ses représentations en ouvrant ses portes le samedi soir.

Le 7 janvier, **Manon** reparut sur l'affiche.

Le 6 février, **Thérèse**, de Massenet, fut jouée par Mme Arbell, MM. Boulogne, Fontaine et Belhomme. Le même jour, l'Opéra-Comique reprenait une œuvre charmante de M. Henri Maréchal, **Les Amoureux de Catherine**. On y applaudit la regrettée Mme Worska, Mme Vauthier, MM. Paillard et Féraud de Saint-Pol.

Le 21, Mme Vallin Pardo, une des plus brillantes élèves de Mme Héglon-Leroux, chantait **Mignon**.

Le 28, reprise de **Lakmé** avec Mme Nicot-Vauchelet.

Le 7 mars, première représentation des **Soldats de France**, épisode lyrique, scénario de M. Gheusi, adaptation musicale de M. Paul Vidal. Dans cet épisode, **Sambre-et-Meuse**, le célèbre pas redoublé de Planquette et Rauski, le **Chant du Départ**, le **Salut au drapeau** et la **Marseillaise** mêlèrent leurs accents glorieux et farouches à une grandiose mise en scène.

Les **Soldats de France** furent interprétés par Mmes Chenal, Brunlet, Borrel, Car-